

L'ACTION
INTER-MENTALE

PAR

G. TARDE



LYON
A. STORCK & C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, Rue de la Méditerranée, 8

—
1901

L'ACTION INTER-MENTALE

Par G. TARDE



La psychologie est l'étude des phénomènes produits dans le moi par ses rapports avec l'ensemble des êtres extérieurs qui composent l'univers. Mais parmi ces êtres, il y en a quelques-uns, les *mois* des autres hommes, qui jouent un rôle capital tout à fait à part dans la formation et le développement de la personne. Il importe donc d'étudier séparément ces relations mutuelles des *mois*, et de consacrer une branche de science distincte à cet objet. Appelons-la, si l'on veut, la psychologie inter-spirituelle, ou, tout simplement, l'inter-psychologie. L'essentiel est que cette étude si spéciale ne demeure pas toujours confondue avec les autres parties du domaine psychologique. Autre chose est de sentir des êtres sensibles, de percevoir des êtres percevants, de vouloir ou d'aimer des êtres volontaires ou aimants ; autre chose de sentir, de percevoir, de désirer ou de posséder des minéraux et des plantes, des substances ou des forces inanimées. Qu'on ne dise pas : « A quoi bon cette séparation ? N'est-ce pas toujours là de la psychologie ? » Nous savons bien que, par l'évolution naturelle de l'art, la peinture de portrait arrive nécessairement à se séparer de la peinture de paysage, quoique, après tout, dans un paysage, il y ait souvent des animaux et parfois des hommes. Il n'en est pas moins vrai que le talent du paysagiste et celui du portraitiste font deux.

On a opposé à la psychologie individuelle la psychologie sociale, entendue au sens de l'étude des masses humaines considérées en bloc et non individuellement. Tout autre est la distinction que je propose : l'inter-psychologie, telle que je la comprends, est toujours de la psychologie individuelle à vrai dire ; seulement, c'est de la *psychologie réfléchie*, au lieu d'être de la psychologie *simple*. La différence est assez grande, malgré tout, pour mériter d'être fixée avec attention et persévérance. Car, suivie jusqu'au bout, elle peut donner la clef de la psychologie sociale, c'est-à-dire l'une des clefs de la sociologie dont la psychologie sociale n'est que l'aspect subjectif.

L'action d'un esprit sur un autre peut être envisagée à divers points de vue, d'après ses modalités multiples. Mais demandons-nous d'abord, à un point de vue très général, dans quelles conditions elle

s'exerce. Ces conditions sont de mille sortes. Rangeons-les sous quatre chefs; elles sont toujours, en effet, ou *physiques*, ou *physiologiques*, ou *psychologiques*, ou *sociales*. Mais nous allons voir que les conditions physiques et physiologique sont, en fait, constamment mêlées à un élément social qui leur sert de levain.

I

Parlons des conditions physiques. La première est la distance géométrique qui sépare les individus. A quelle distance leur action réciproque ou unilatérale commence-t-elle à s'exercer? à quelle distance cesse-t-elle? à quelle distance, intermédiaire, atteint-elle son maximum d'intensité? Cela varie d'après la nature de l'action exercée (conversation, prédication, théâtre, etc.), d'après le sexe et l'âge, d'après les temps et les lieux. Mais les variations sont moindres qu'on ne pourrait le supposer, du moins pour une même nature d'action. Si, pendant un certain nombre de séances d'hypnotisation, on mesurait la distance entre les yeux de l'hypnotiseur et ceux de son sujet, on la trouverait en moyenne à peu près la même. Dans un salon, quand on est libre de se mettre, pour causer, à la distance qu'on préfère, — je ne dis pas dans les soirées où l'on est empilé — il n'y a que les amoureux qui se rapprochent le plus possible. Les amis causeurs se rapprochent un peu, pas trop, à un mètre ou deux. Bien entendu, la myopie tend à abrégé cette distance. Chez les petits enfants, il est facile d'observer avec quelle régularité progresse l'impression qu'un visage nouveau, une voix nouvelle se rapprochent. Jusqu'à un certain point cependant. Car le maximum d'action mentale ne correspond jamais au contact, j'entends au contact des têtes; celui des mains, au contraire, la favorisant beaucoup (1). Dans les rassemblements où l'on se bouscule, c'est mécaniquement, non mentalement, qu'on se pousse les uns les autres. Dans certains grands dîners, la langueur de la conversation tient souvent à ce que les convives sont trop serrés pour entrer facilement en communication mentale.

(1) Je trouve un bon exemple chez un psychologue distingué à l'appui de cette dernière observation. « Prenons la main d'un homme, dit M. Souriau (*La suggestion dans l'art*), et demandons-lui quelque chose; pour dire non, il faudra qu'il commence par retirer sa main. Je prêche depuis dix minutes un ami pour le décider à une démarche qui lui coûte. « Allons, va », lui dis-je en lui touchant l'épaule; et il part. C'est ainsi que l'orateur agirait, s'il pouvait, sur ses auditeurs, surtout dans ces instants décisifs où il les voit ébranlés... »

La conversation n'est que le mode élémentaire et universel de l'action inter-mentale. Le progrès social y ajoute d'autres modes de plus en plus artificiels, et, par une série d'inventions, étend sans cesse la sphère d'action des esprits. Pour subir au plus haut degré possible l'influence d'un orateur tonitruant, d'un professeur grandiloque, il faut être placé beaucoup plus loin que si l'on causait avec lui. Au théâtre, la distance de l'acteur au spectateur, correspondant au maximum d'effet du premier sur le second, va croissant avec les perfectionnements de l'acoustique théâtrale. L'invention des lunettes n'a pas médiocrement aidé à ce résultat; elle a grandement reculé la limite passée laquelle la mimique de l'acteur cesse d'être impressionnante. Enfin, par le téléphone, la distance à laquelle deux causeurs peuvent commencer à s'impressionner a été portée à l'infini.

La civilisation progressive augmente, d'une part, la densité physique de la population, et multiplie ainsi les occasions où les individus se trouvent placés dans les meilleures conditions géométriques de l'action mentale. A l'état sauvage une peuplade ne saurait dépasser une moyenne de 4 homme par 2 kilomètres carrés sans risquer de mourir de faim; en pays civilisé, on compte jusqu'à 200 hommes et même davantage — comme en Belgique — par kilomètre carré, et il n'y a pas le moindre danger de famine. Ainsi, aux âges de sauvagerie ou de barbarie, la distance moyenne qui sépare les hommes, et qui leur est imposée sous peine de mort, rend très rares les cas où ils sont assez rapprochés pour s'influencer, en dehors du cercle étroit et serré de la famille, qui bénéficie de cette disette presque absolue des rapports extérieurs; tandis que, dans les sociétés supérieures, les découvertes successives relatives à l'alimentation ont abrégé prodigieusement cette distance, devenue en moyenne trois ou quatre cents fois moindre, et ont multiplié dans les mêmes proportions les cas où les actions efficaces d'esprit à esprit, par les procédés connus des sauvages et des barbares (chants, conversations, discours forains, etc.) sont rendues possibles. — Et d'autre part, le progrès de la civilisation a singulièrement perfectionné ces procédés, les a enrichis de plusieurs autres, enfin a permis aux esprits, séparés en fait par des distances de plus en plus courtes, d'agir efficacement les uns sur les autres à des distances de plus en plus longues.

La question que nous venons d'effleurer n'est pas sans rapport avec une autre qu'on pourrait se poser aussi: celle de savoir entre quel maximum et quel minimum de distance les gens nous plaisent, ce qui est une condition souvent nécessaire pour qu'ils nous influencent. Les personnes, quelles qu'elles soient, en effet, ne nous agréent jamais

qu'entre certaines limites de distance d'elles à nous; et rien n'est plus variable ni plus important que ces *minima* et ces *maxima*. Nos plus chers amis ne nous plaisent, en général, qu'à un ou deux mètres au moins de nous. Et nous n'aimons pas non plus à les savoir trop loin. C'est une douleur insupportable de penser qu'ils sont au centre de l'Afrique, où le service de la poste s'interrompt pendant des mois. Le maximum de distance qui nous sépare d'eux, pour être patiemment subi, ne doit jamais les mettre hors de la portée de nos lettres, de nos communications télégraphiques et téléphoniques. On voit que le progrès des communications a eu pour effet d'augmenter sans cesse l'écart entre ce minimum, resté le même, et ce maximum, toujours plus reculé. En ce qui concerne l'amour, où le minimum, par une exception unique, descend à zéro, la civilisation a été impuissante à élargir beaucoup l'écart dont il s'agit : le maximum ici est toujours le point où la personne ardemment aimée est près d'échapper à notre regard ou à notre voix. Cependant l'amour même le plus passionné supporte sans peine, çà et là, de courtes absences, qui, par la facilité accrue des transports, permettent des éloignements de plus en plus grands. L'invention de la bicyclette, par exemple, a considérablement contribué à étendre le cercle où reste circonscrite, pour les exigences du cœur, la liberté de mouvement des amants, et, à plus forte raison, des amis.

De même qu'il est très peu de personnes qui nous plaisent, passagèrement, à une distance nulle, de même il est fort peu de gens, nos ennemis déclarés, que nous souhaitons à une distance infinie. Tout le reste de l'humanité nous plaît à des distances finies. Les personnes qui nous sont indifférentes, nous ne les tolérons qu'à une distance qui ne nous force ni à les toucher, ni à les sentir, ni même à les voir ou à les entendre continuellement. Il faut qu'elles passent sous nos yeux sans trop s'y arrêter et que leur son de voix ne résonne pas trop longtemps de suite à nos oreilles. Il n'est rien de plus exaspérant que d'ouïr toujours la même voix indifférente.

A cet égard, la vie des campagnes comparée à la vie des grandes villes, et aussi bien la vie primitive comparée à la vie civilisée, présentent un contraste instructif et frappant. La vie rurale, la vie arriérée, consiste à vivre toujours entouré des mêmes visages, à entendre toujours les mêmes voix, à être toujours en rapport d'intimité avec les mêmes gens, à des distances physiques qui ne varient guère. De là des délices ou des supplices, dont la vie civilisée, urbaine, ne peut nous donner l'idée. Car, ici, on voit constamment de nouvelles physionomies, on entend de nouvelles voix, de très près, mais très

peu de temps chaque fois, on n'a pour amis que des gens, très nombreux, très rarement vus, dont on est séparé par les distances les plus variables, et l'intimité domestique, traversée de tous ces courants divers, changeants et multicolores, est bien moins étroite. Reste à savoir lequel de ces deux modes d'existence, qui font antithèse, répond le mieux aux aspirations permanentes du cœur humain et réalise le plus pleinement l'harmonie sociale. Réservez ce problème, que les civilisés citadins auraient tort de résoudre trop vite.

Certains sociologues regardent la densité de population comme la cause principale des transformations sociales. « Le physicien, dit M. Coste (1), ne se contente pas de dire que les corps tombent avec une vitesse accélérée; il montre que leur chute est due à la pesanteur... Eh bien, il s'agit pour le sociologue de mesurer l'ascension des sociétés humaines. D'où vient leur force croissante? *Quel est le moteur qui détermine leur évolution?* Et il répond : « C'est l'accroissement de la population qui est la cause de l'évolution sociale. » Par ce qui a été dit plus haut, on voit ce qu'il y a de vrai, et ce qu'il y a d'erroné dans ce point de vue. M. Coste et les philosophes de la même école ont raison d'établir un lien entre le degré de densité des populations et le niveau de leur civilisation. Mais ils prennent la cause pour l'effet : car nous venons de voir que le degré de densité possible de la population dépend des progrès sociaux, des découvertes ou inventions alimentaires notamment, et que, par suite de ces mêmes progrès, à l'inverse, la population peut devenir moins dense sans que le niveau de la civilisation s'abaisse toujours. En Norvège, où la population est très clair-semée, la culture sociale est poussée très loin et répandue partout, jusqu'au fond des campagnes, grâce en partie à l'utilisation électrique des forces naturelles et au service actif des postes, des télégraphes et des téléphones. Nous voyons, de même, dans les grandes capitales modernes, la densité — très grande, il est vrai — des quartiers du centre aller en diminuant depuis les derniers recensements, grâce à la facilité des communications avec la banlieue, pendant que la civilisation ne cesse d'y grandir; la civilisation, c'est-à-dire la multiplication et la différenciation des contacts impressionnants d'esprit à esprit.

Après avoir considéré la condition géométrique de l'action inter-spirituelle, il reste à dire un mot de la condition chronologique. Demandons-nous dans quelles limites de temps elle est circonscrite.

Il ne peut être question de l'action d'un esprit sur un autre, passé

(1) *Principes de sociologie objective* (1900).

un certain temps très court, que là où elle se conserve dans les écrits. Il ne suffit pas qu'elle se prolonge, en s'altérant beaucoup, dans la mémoire populaire, dans des chants d'aède. En effet, par cette voie, ce sont moins les esprits des ancêtres qui agissent que les esprits contemporains, traducteurs infidèles de leur pensée. Pour qu'un esprit d'aujourd'hui prenne contact, vraiment, avec un esprit d'un ancien à travers l'intervalle des siècles, il faut qu'il lise un livre ancien, qu'il l'exhume d'une bibliothèque. L'adage, que les vivants sont gouvernés par les morts, n'est donc pas vrai des sociétés primitives, quoiqu'elles soient réputées plus coutumières, plus traditionalistes que les sociétés civilisées. Leurs langues, et aussi bien leurs coutumes et leurs mœurs, vont se déformant très vite, sans qu'ils aient la moindre conscience de ces changements, qu'ils repousseraient s'ils en avaient conscience. Car il est certain qu'ils subissent au plus haut degré le prestige de l'ancienneté quand elle leur apparaît dans les récits des vieillards. Or, la civilisation porte atteinte à ce prestige qu'elle remplace par celui du lointain dans l'espace, méprisé par les primitifs. Mais, d'autre part, elle étend dans le temps comme dans l'espace la possibilité de l'action inter-mentale. Et, dépouillée de plus en plus de ce qu'elle a de superstitieux et de trompeur chez les illettrés, cette action, telle qu'elle s'exerce chez les érudits, chez les historiens qui ressuscitent les hommes du passé, les dévisagent presque, les écoutent parler, devient chaude et vivante comme la parole d'un contemporain. Ainsi, grâce à la civilisation, les esprits se touchent et s'impressionnent à des distances de plus en plus grandes, dans la durée comme dans l'étendue; avec cette différence importante cependant que l'influence des anciens sur les modernes ne saurait jamais être qu'unilatérale, sans réciprocité, tandis que celle des contemporains les uns sur les autres est de plus en plus réciproque. Aussi la civilisation a-t-elle pour effet, en somme, de faire prédominer toujours davantage celle-ci sur celle-là : c'est conforme à la grande loi qui, en tout ordre de faits sociaux, veut le passage de l'unilatéral au réciproque.

La durée de l'action d'un esprit sur d'autres esprits, par des écrits où elle est fixée, dépend, on le voit, de causes sociales. Toutes choses égales d'ailleurs, le caractère impressionnant d'un livre se mesure à sa célébrité; et le temps durant lequel cette *impression* se fait sentir varie beaucoup suivant la nature de cette célébrité, qui est tantôt expansive et passagère comme une mode, tantôt restreinte et tenace comme une coutume. Tel livre qui, dans sa nouveauté, a passé inaperçu révélera sa portée et sa vertu en vieillissant. Il est peu d'ouvrages dont l'influence sur le plus indépendant des lecteurs ne

tienne en partie à la connaissance qu'il a de sa réputation dans le public. En fait de journaux, il suffit d'une journée, d'une demi-journée même, pour défraîchir un écrit, pour le dépouiller de toute sa force suggestive. Elle subsiste plus longtemps en fait de livres : encore faut-il distinguer. Plus les livres religieux sont antiques, plus ils sont prestigieux ; mais un livre de science, même quand la science n'a guère changé, n'est plus lu au bout de dix ou vingt ans. Cela est surtout vrai des livres de médecine. Les œuvres littéraires pourraient se diviser, comme les plantes, en annuelles ou bisannuelles, sans racine profonde, et en vivaces, parfois séculaires, d'une pérennité comparable à celle des vieux chênes.

— Bien des causes physiques, autres que la distance géométrique ou chronologique, modifient l'action mutuelle des esprits, la stimulent ou la paralysent, et la développent de préférence dans tel ou tel sens, favorisant tantôt l'action des volontés sur les volontés, tantôt celle des intelligences sur les intelligences, tantôt celle des sensibilités sur les sensibilités. Par là s'explique le rôle du climat dans la formation des aptitudes nationales. Entre les deux extrêmes de la chaleur et du froid il y a toujours un point, pour chaque race, auquel correspond la plus vive impressionnabilité réciproque des esprits, et les climats où ce point se trouve être le plus fréquent sont socialement privilégiés. Mais il est à remarquer que les artifices de l'industrie, par les progrès du vêtement et de l'habitation, tendent à transporter ce privilège d'un climat à d'autres, et plutôt à des climats plus froids qu'à des climats plus chauds, car la civilisation lutte avec infiniment plus de succès contre le froid que contre la chaleur. Ce qui est une des explications, mais non la seule, de sa marche vers le nord. Il est vrai que les pays septentrionaux présentent une condition nettement défavorable à l'action mutuelle des esprits : l'obscurité prolongée pendant plusieurs mois de l'année ; car, plus encore qu'une chaleur modérée, une lumière vive est nécessaire à l'échange des impressions et des pensées. Mais, à la différence de ce qui vient d'être dit relativement aux températures, l'industrie humaine lutte avec autant de succès contre la nuit que contre l'excessive clarté du jour.

Une autre condition non négligeable est tirée de l'état habituel du ciel et de l'aspect du paysage, qui influe sensiblement sur le penchant des esprits à se replier sur eux-mêmes ou à s'épancher en causeries. L'uniformité d'un sol plat, surtout sous un ciel gris, rend taciturne et insociable ; il en est de même d'un sol âprement montagneux sous un ciel orageux ; un sol mollement accidenté, intéressant à voir, excite à parler. Si, néanmoins, les plaines grasses de l'Égypte

et de la Chaldée, dans l'ancien monde, et les hauts plateaux fertiles de l'Amérique, ont été le théâtre des premières civilisations, cela tient, d'une part, à la fertilité du sol qui, en permettant une densité de population exceptionnelle, neutralisait ainsi, et bien au delà, l'effet naturel de la platitude du terrain, et, d'autre part, au voisinage de grands fleuves, de la mer ou de grands lacs, stimulant majeur de la sociabilité, bien supérieur à tous ses autres excitants d'ordre physique.

II

Passons à ses excitants physiologiques. — L'action inter-mentale est servie ou desservie par toutes sortes de caractères corporels et vitaux : l'âge, le sexe, la race, les particularités individuelles, telles que la taille haute ou basse, la maigreur ou l'obésité, la force ou la faiblesse musculaire, le regard, le timbre de voix, etc. Un écrivain de Buenos-Ayres a consacré une brochure à l'influence politique de la *presencia*, c'est-à-dire de la prestance, de la bonne mine, des dehors agréables, des belles manières. Il fait observer avec raison que, si l'âme de Napoléon s'était trouvée logée dans le corps d'Ésope, la face de l'histoire contemporaine eût été changée. Ajoutons que l'invention de la photographie a beaucoup contribué à accentuer, à exagérer, à étendre cette importance de la personne physique des hommes d'État. Mais, là aussi, nous voyons les causes sociales intervenir et donner de la prestance, du prestige corporel, à tel homme qui, sans son pouvoir, sans sa richesse, sans sa gloire, en serait dépourvu. Louis XIV, qui était de taille moyenne, est apparu de taille avantageuse aux yeux de sa cour. Une actrice applaudie ne vieillit jamais.

— Quelle est, entre deux hommes, la différence d'âge qui correspond au maximum d'action mentale de l'un sur l'autre ? Cette question a un intérêt de premier ordre en ce qui concerne la pédagogie. Ce n'est pas, en effet, à la plus grande différence d'âge que correspond le plus haut degré d'influence du plus âgé sur le plus jeune. Voilà pourquoi les grands, dans une cour de collège, exercent sur les moyens, et les moyens sur les petits, par leurs exemples et leur conversation, une action bien plus efficace, à certains égards, au point de vue de l'éducation proprement dite, que celle de leurs professeurs. Les enfants s'élèvent ainsi entre eux bien plus qu'ils ne sont élevés par leurs maîtres.

Le progrès en civilisation n'a-t-il pas pour effet de diminuer par

degré l'inégalité d'âge correspondante au maximum d'action d'un esprit sur un autre ? Sans contredit. Le prestige de la vieillesse, de l'extrême vieillesse même, se comprend dans des sociétés stationnaires et sans livres, où ce qu'il y a de plus précieux et de plus sûr à consulter, dans les cas embarrassants, est l'expérience des gens âgés ; il perd beaucoup de sa raison d'être dans les sociétés éclairées et progressives où l'expérience de millions d'hommes est concentrée dans des bibliothèques à la disposition du premier jeune homme venu et où chaque jour de nouvelles inventions supplantent quelques-unes des anciennes.

Si ce respect de l'âge allait en diminuant sans interruption, il viendrait nécessairement un moment où, pour les adultes du moins, la différence d'âge ne jouerait plus aucun rôle, favorable ou défavorable, dans l'influence réciproque des esprits. Mais les enfants subissent toujours, dans une certaine mesure, l'autorité des personnes plus âgées qu'eux.

A prendre le cours moyen de la vie humaine, dans n'importe quelle société, on peut faire cette remarque très générale. L'enfant est *suggestible* au plus haut degré et en même temps aussi peu *suggestif* que possible. A mesure qu'il grandit, sa suggestibilité par les grandes personnes ou par les autres enfants va en diminuant et sa suggestivité augmente ; et ce rapport inverse se continue jusqu'à l'âge mûr, jusqu'à la vieillesse même ou plutôt jusqu'à ce qu'on pourrait appeler la première vieillesse, saison de la vie où la suggestibilité descend à son minimum et où la suggestivité se maintient encore à son apogée, qu'elle a atteint plus tôt. Enfin, à partir de la seconde vieillesse — qualifiée aussi seconde enfance — on redevient de plus en plus suggestible et de moins en moins suggestif. Ainsi s'entrelacent, avec une assez grande régularité et avec une persistance séculaire, les deux courbes de la suggestibilité et de la suggestivité, de l'autorité et de la docilité, de l'action inter-spirituelle exercée ou subie, durant la vie normale. Il n'est pas inutile d'avoir ce tracé schématique présent à l'esprit pour comprendre certains phénomènes de masses observés dans les groupes humains. Si, par exemple, les décisions des Sénats offrent plus de garanties de sagesse, moins de risques d'« emballement » que celles des Chambres de députés, n'est-ce pas parce que les sénateurs sont à la fois moins suggestibles, par n'importe qui, que ne le sont les députés et moins suggestifs à l'égard des autres sénateurs, leurs collègues, que ne le sont les députés les uns à l'égard des autres ?

Il n'y a rien peut-être de plus universel ni de plus constant, dans

les sociétés humaines, que le double rapport inverse, ci-dessus indiqué, entre les variations de l'aptitude à impressionner les autres esprits et de l'aptitude à être impressionné par eux. Sans doute, d'un pays à un autre, d'une époque à une autre, d'une classe ou d'une race à une autre, la rapidité avec laquelle la suggestibilité diminue d'abord ou la suggestivité augmente change sensiblement; l'âge auquel se produit le déclin du prestige, la diminution de la suggestibilité avance ou recule, et la durée de la période que j'appellerais volontiers le plateau central de la vie, pendant laquelle l'on reste plus ou moins longtemps à peu près aussi impressionnant qu'impressionnable, est assez variable. En général, la civilisation tend à prolonger ce plateau, à l'étendre dans les deux sens, c'est-à-dire à augmenter le nombre des années de la vie où les hommes faits influent les uns sur les autres sans que la petite supériorité ou infériorité d'âge qu'ils ont les uns par rapport aux autres se fassent sentir dans leurs mutuelles communications. Mais ce qu'il importe de considérer et ce qui montre l'utilité de faire les remarques précédentes, si simples qu'elles soient, c'est que les changements en question restent toujours contenus dans de certaines limites, larges mais infranchissables, et ne vont jamais jusqu'à intervertir certains rapports permanents. Jamais on n'a vu, ni on ne verra, une société où l'enfance serait plus suggestible que suggestible, plus apte à impressionner l'esprit des grandes personnes qu'à subir et retenir leur empreinte. Ce serait là le renversement du monde social, ce fameux renversement dont on nous menace toujours à propos de la moindre innovation. Or, tant qu'il n'en sera pas ainsi, c'est-à-dire que l'éducation sera possible et que les nouvelles générations se laisseront couler dans les moules plastiques du passé, la stabilité du système social restera assurée en dépit de toutes les révolutions de surface, comme l'est celle du système solaire par les lois qui renferment entre certaines bornes fixes les variations des ellipses planétaires.

Il n'en n'est pas moins vrai que ces révolutions superficielles peuvent être dangereuses, et elles résultent souvent de ce que les institutions politiques, ou surannées, ou prématurées ou tout simplement irrationnelles, attachent l'exercice du pouvoir à un âge de la vie qui n'est point celui de la suggestivité maxima, c'est-à-dire l'autorité naturelle. Le suffrage dit universel ne donne-t-il pas prise à ce reproche? Il serait à désirer que le mode de suffrage, sous un régime représentatif, fît participer au pouvoir politique les diverses parties de la population, en proportion de leur degré d'aptitude à exercer l'action inter-spirituelle. L'idéal serait que l'âge le plus naturellement

suggestif, persuasif, influent, eût la plus grande part au gouvernement. Ainsi ont fait les sociétés anciennes qui, dociles plus que les nôtres à l'autorité des vieillards, ont été en général des *presbytérocraties*. Mais, dans notre Europe même, si ce n'est plus la vieillesse, c'est encore l'âge mûr, sans nul doute, qui est réputé le plus autorisé, le meilleur conseiller. Dans les discussions des corps savants, dans les causeries des cercles sérieux, cette vérité est de toute évidence. Toutefois, dans le corps électoral tel que nous l'a fait le suffrage universel, la proportion numérique des jeunes gens par rapport à celle des hommes mûrs ou des vieillards qui votent effectivement — car les abstentions portent surtout sur ces deux derniers âges — est supérieure à ce qu'elle devrait être. Notre démocratie est en train de devenir non pas en droit, mais en fait, un gouvernement de jeunes gens. Ce ne sera pas le monde renversé, je le veux bien, mais ce sera le monde inutilement troublé et ballotté jusqu'à la réforme du suffrage (1).

L'influence du sexe, à notre point de vue, n'importe pas moins que celle de l'âge. Nous ne pouvons qu'effleurer ici cette question difficile. Sur beaucoup de points, l'esprit masculin et l'esprit féminin se côtoient sans se mélanger, comme l'eau et l'huile. En tant qu'ils agissent l'un sur l'autre, le second en général est plus apte à subir qu'à exercer cette action. L'homme invente et la femme imite. La femme peut rester croyante en matière religieuse après que l'homme a cessé de l'être, mais c'est l'homme qui crée les religions, c'est lui qui les développe et les propage. La femme parle plus que l'homme, et le plus souvent mieux, mais, selon toutes les vraisemblances, c'est l'homme qui a le plus contribué à la création du langage, et, en tout cas, c'est lui qui, par ses grands écrivains, modifie, enrichit, transforme les langues. La femme fait plus de musique que l'homme, mais la musique qu'elle joue, c'est l'homme qui l'a composée. Même dans les industries les plus féminines, telles que la couture et jadis l'art de tisser, les perfectionnements sont dus à l'initiative de l'homme, les tailleuses se modèlent sur les couturiers bien plus que les couturiers sur les tailleuses. Inutile d'insister.

Ce n'est pas que la suggestibilité de la femme à l'égard de l'homme ne varie beaucoup d'une nation ou d'une époque à une autre, et ces variations ont de l'importance. Au XVIII^e siècle français, ou dans les classes aristocratiques, point de mire et modèle du pays, la femme a

(1) J'ai indiqué ailleurs, dans un travail intitulé *le Suffrage dit universel* et publié dans mes *Études pénales et sociales* (1892), dans quel sens, très simple et très efficace, cette réforme devrait être opérée.

été moins suggestible et plus suggestive que jamais, cette féminisation relative des esprits s'est traduite par une transformation des idées et des mœurs qui a eu des conséquences infinies. Mais, ici comme plus haut, nous dirons que les rôles, malgré tout, n'ont jamais été intervertis, ce qui a suffi à la stabilité de l'ordre social. C'est bien mal comprendre ce qu'il y a de vrai dans les phénomènes connus sous le nom assez impropre de *matriarcat* que d'y voir la preuve d'une influence prépondérante, intellectuellement et politiquement, exercée par les femmes sur les hommes pendant une longue phase de l'évolution historique. Et le matriarcat nouveau, que certaines variétés du féminisme contemporain rêvent d'établir, ne saurait se fonder sur ce précédent, exagéré ou imaginaire.

Mais si, dans les rapports mutuels des adultes, la supériorité de l'action inter-mentale, en ce qui a trait aux objets les plus sérieux, et en dépit de la magie d'amour, appartient à l'homme, une large compensation est, partout et toujours, réservée à la femme dans ses rapports avec l'enfant. L'action de la mère sur la formation morale et intellectuelle de l'enfant est décisive et l'emportera, toujours et partout, sur celle du père.

Ce sont là des rapports constants, qui découlent de la nature non pas des choses, mais des personnes, ce qui vaut mieux. Ce sont donc de vraies lois naturelles des sociétés.

L'influence de la santé et de la maladie n'est pas négligeable. La maladie rend l'individu beaucoup moins suggestif et beaucoup plus suggestible. Il est essentiel qu'il en soit ainsi et que les personnes malades ou malades subissent, en moyenne, l'influence des gens sains et vigoureux, plus qu'elles n'influent sur eux. Aussi, pour maintenir le pouvoir spirituel, c'est-à-dire le pouvoir véritable d'une classe, n'est-il rien de plus nécessaire que d'en éliminer les débiles et les infirmes, ou d'y établir, d'y fortifier, d'y consacrer par des concours et des fêtes, par des jeux, tels que le sport athénien ou le sport anglais, des habitudes de noble hygiène, qui élèvent sa santé générale à un niveau supérieur. Non sans raison, à leur point de vue, les politiques du passé voyaient de mauvais œil les classes populaires grandir en bien-être, mieux logées, mieux vêtues, mieux nourries, et étaient d'avis qu'un peuple trop bien portant est malaisé à gouverner (1). Si la force donne le droit, et si la santé donne la force, ces conséquences n'ont pas lieu d'étonner. Dans un livre très intéressant,

(1) Dans le même esprit, l'affaiblissement du corps par des mortifications répétées a pour but de mater la rébellion de la pensée des fidèles.

et à beaucoup d'égards, très solide, récemment traduit en français, le savant professeur allemand, M. Ammon, a déduit les raisons toutes darwiniennes pour lesquelles, suivant lui, les classes supérieures doivent être mieux et autrement nourries que les classes inférieures, pour que l'ordre social soit respecté (1).

Empressons-nous d'ajouter que si, au début d'une civilisation, il est utile qu'il existe un noyau de gens remarquablement sains, une élite aristocratique, qui serve d'exemple hygiénique aux autres, il convient surtout que la contagion de leur santé éminente — car pour quoi la maladie serait-elle seule contagieuse?... — se répande de plus en plus. Un peuple qui se civilise est, avant tout, ou devrait être, un peuple où la proportion des malades et des malades va en décroissant. Après la guerre de Cent ans, cette proportion en Europe semble avoir été effrayante, si l'on en juge par le nombre des léproseries et des maladreries. Elle a diminué depuis. Si, par une exception trop fréquente, les progrès mêmes de la médecine et du confort, en faisant vivre artificiellement des tempéraments délicats, tendent à la dégénérescence de la race, cette tendance, à peine signalée, suscite contre elle une conspiration d'efforts en vue du relèvement et de l'assainissement corporels. Un jour ou l'autre, notre société nouvelle, qui ne vient que d'entrer dans cette voie, se trouvera conduite ainsi à aborder de front le problème redoutable et majeur de la *viriculture*, de l'élevage humain perfectionné. En viendra-t-elle aux procédés héroïques de « fécondation artificielle » préconisés par M. Vacher de Lapouge (2), ou à d'autres moins radicaux? L'avenir le dira. Mais ce qui n'est pas douteux, c'est que, d'une manière quelconque, disparaîtra cette anomalie monstrueuse d'une humanité continuant à dégénérer comme taille, comme vigueur, comme beauté, et à se sélectionner à rebours, pendant que les races de chiens, de chevaux, de loups ou de moutons élevés par elle ne cesseraient de se perfectionner.

III

Ces considérations nous amènent à nous occuper d'une autre condition très importante de l'action inter-spirituelle : la race. Toutes choses égales d'ailleurs, un individu est plus ou moins suggestif

(1) Voir l'*Ordre social*, trad. fr. (1900).

(2) Voir, à ce sujet, son ouvrage, plein de vues nouvelles et parfois profondes, sur les *Sélections sociales*.

suivant qu'il appartient à telle ou telle race, réputée supérieure ou inférieure. A première vue, il semble certain que certaines races ont été de tout temps supérieures, et d'autres inférieures. Est-ce vrai ? Y a-t-il des races nées pour commander et enseigner, nées inventives, dominatrices ?

L'un des premiers, le comte de Gobineau l'a prétendu. Dans un ouvrage qui est une source où beaucoup ont puisé (1), ce grand voyageur a développé cette idée que tout progrès intellectuel ou moral est dû à quelqu'une des races caucasiennes. D'ailleurs, il n'est pas anthropologiste et ne spécifie pas les caractères corporels de la fraction éminente du genre humain dont il se fait l'apologiste. Taine et Renan ont repris la même idée avec un haut relief et un grand éclat. Leur erreur me semble être beaucoup moins d'avoir outré l'importance de la race que de l'avoir inexactement comprise. Ils ont cru, le second surtout, qu'à chaque race s'attachait un système linguistique qui lui était propre, une conception générale de l'univers ou de la vie, religieuse, politique, morale, qui la caractérisait. Le monothéisme, par exemple, d'après Renan, était inhérent essentiellement à l'esprit sémitique. On a fait justice de cette notion étroite, mais en se fondant sur une prétendue loi, encore plus tyrannique, qui contraindrait toutes les races à se développer suivant une seule voie d'évolution. Ce que la science nous atteste de plus incontestable, c'est que toute réalité s'explique par des forces ; et, au fond de cette idée obscure de force, ce que nous découvrons de plus net, c'est la multiplicité infinie des possibles, c'est-à-dire des choses certaines sous condition, qu'elle implique, indépendamment du possible unique qui se réalise en fait. Il en est ainsi des forces mécaniques aussi bien que des énergies vitales ou mentales Taine et Renan, et d'autres à leur suite (2), n'ont pas distingué entre l'incapacité, très réelle peut-être, probablement, chez certaines races inférieures, de s'élever spontanément à certaines conceptions, à certaines institutions, et l'incapacité d'adopter ces conceptions, ces institutions, une fois créées par d'autres. Il y a quelques années encore, l'argument le plus spécieux en faveur de la séparation radicale des races, qui mettrait obstacle à tout échange d'idées entre elles et les contraindrait à s'exterminer

(1) *Essai sur l'inégalité des races humaines*, 2 vol. (1893).

(2) Le Dr Le Bon, dans son très intéressant essai sur les *Lois psychologiques des peuples*, commet les mêmes confusions. Il se sauve, il est vrai, par la complexité ambiguë de l'acception qu'il donne au mot *race*, entendant par là tantôt un type anatomique et physiologique à part, tantôt une nationalité d'origine historique.

sans jamais se comprendre, était le spectacle de l'Extrême-Orient, aussi étranger alors à nous que pouvaient l'être des sélénites ou des martiens. Mais, précisément, il n'est pas à présent de démenti plus complet infligé à cette théorie et aux prédictions qu'on en a déduites, que la prodigieuse transformation du Japon opérée en moins d'une génération par l'assimilation, par l'intussusception, pour mieux dire, des exemples de l'Europe, depuis les armements et les vêtements, jusqu'aux sciences, aux industries, aux arts, aux mœurs. Et, malgré, ou plutôt moyennant la guerre actuelle, où le Japon combat dans les rangs des alliés européens, on ne peut douter que la Chine à son tour ne soit près de s'europaniser.

Un auteur auquel on ne saurait reprocher de manquer de précision est M. Vacher de Lapouge, qui, simplifiant et éclaircissant la question des races dont il réduit le nombre à deux ou trois, a essayé d'expliquer l'histoire tout entière par la distinction de la dolichocéphalie et de la brachycéphalie, à laquelle s'ajoute celle du teint blond ou brun et de la taille grande ou petite. Depuis que ses idées ont été publiées pour la première fois, en 1887, elles ont trouvé des échos en France et en Allemagne où les recherches d'Ammon ont paru confirmer les siennes. Dès la date indiquée (1), il soutient que de toutes les races la plus riche en inventions, en initiatives de toute sorte, est la race dolichocéphale, grande et blonde. « Presque tous les grands hommes lui ont appartenu, même quand ils faisaient partie de peuples totalement différents de races, et je ne serais pas étonné que l'éclat jeté par certaines autres races fût dû à la présence dans leur masse inerte d'un élément blond dissimulé par l'obscurité des temps... L'Angleterre et les États-Unis doivent leur supériorité à l'abondance de la même race (blonde et dolichocéphale), qui, dans ces pays, prédomine avec divers degrés d'alliage. »

Cependant M. de Lapouge est bien obligé de reconnaître que ce ne sont pas les *dolicho-blonds* qui ont fondé les premières civilisations ; chose bien surprenante, si l'inventivité tient essentiellement à la race. Il sait bien, en effet, que les Chaldéens et les Égyptiens, confondus par lui sous le nom générique de Kouschites, ont été les premiers civilisateurs, « pendant que les dolichocéphales blonds vivaient encore à l'état sauvage et chassaient le mammoth ou le renne ». Et longues, très longues ont été les périodes où cette anomalie a persisté, où l'élite de l'humanité taillait des silex, étrangère à une civilisation « très élevée » que la race kouschite faisait fleurir sur une immense

(1) Voir la *Revue d'anthropologie*.

étendue de terre, « depuis le Nil inférieur jusque dans le midi de la Chine ».

Notre auteur ne fait pas grand cas des Celtes et des Slaves. Ces brachycéphales manquent presque totalement de génie. A cela on peut répondre que l'Angleterre recrute parmi les Écossais et les Gallois ses plus géniaux écrivains, et que la France doit à la Bretagne des hommes tels que Chateaubriand, Lamennais, Renan. N'importe, « ce sont d'intelligents routiniers... Leur rôle dans l'évolution de l'humanité pourrait avoir été de fournir les soldats et les cadres inférieurs d'un état-major de dolichocéphales. Cette association a constamment réussi. Elle a fait la splendeur de la Grèce et de Rome. C'est à elle que la France a dû sa prospérité ; c'est elle qui fait la force factice de l'Allemagne, où l'élément supérieur est si distinct des masses, et où la décadence viendra si sûre et si rapide le jour où le gros aura dévoré l'élite !... » (1).

Parmi les arguments dont M. de Lapouge appuie sa thèse, il en est beaucoup qui sont fondés sur des conjectures. Les Grecs anciens étaient-ils plus dolichocéphales que les Grecs modernes ? Nous n'en savons pas grand'chose. En tous cas il n'est pas permis de rattacher la décadence de la Grèce à la diminution de sa dolichocéphalie. L'indice céphalique, apparemment, n'a pas changé brusquement à partir de la conquête macédonienne. Mais il est des observations de fait, d'un haut intérêt, quelle que puisse être leur interprétation. Quelques-unes, il est vrai, manquent un peu de précision. On nous dit, par exemple, que, en Italie, en Espagne, la proportion des dolichoblonds est bien plus grande dans les hautes classes que dans le peuple. En Russie, « les masses sont brachycéphales, les classes gouvernantes descendent des fondateurs scandinaves, elles sont grandes et blondes ». En Allemagne, en Angleterre, même remarque, plus ou moins justifiée. Mais voici qui est plus net.

Les recherches anthropométriques de M. de Lapouge, dans l'Aveyron et l'Hérault, de M. Ammon dans le duché de Bade, de M. Livi en Italie, ont donné des résultats concordants à ce point de vue. Elles ont montré que, partout, la population d'une ville présente une propor-

(1) Des idées moins exclusives ont été émises par M. Alexandre Bertrand, qui est bien moins embarrassé pour expliquer, à son point de vue, les civilisations primitives. En dehors des races caucasiennes mêmes, comme il le dit très bien (*Religion des Gaulois*, 1897), il existe des races supérieures, des races nobles, les Finnois, les Turcs, les Hongrois éminemment perfectibles. La race des dolmens a été de leur nombre. Les Touraniens, comme civilisation, ont précédé les Aryens.

tion numérique de dolichocéphales, une moyenne de dolichocéphalie supérieure à celle de la campagne environnante, sauf dans l'Italie du Sud, où c'est précisément l'inverse qu'on observe. Et cette exception perd de sa portée si l'on songe que, dans l'Italie méridionale, les dolichocéphales appartiennent à une tout autre race, petite et brune, non grande ni blonde. Il s'ensuit simplement que, autant les dolichocéphales blonds et grands sont supérieurs aux brachycéphales de même race, autant les têtes courtes de la race méditerranéenne l'emportent sur les têtes allongées de leurs congénères. Cela prouve bien, il est vrai, que la question de la dolichocéphalie a une importance toute relative, mais il n'en reste pas moins établi qu'elle a une réelle et haute signification.

Une signification assez ambiguë, du reste : ne semble-t-il pas que cette constatation soit difficile à concilier avec cette autre conclusion générale qui se dégage aussi des investigations anthropologiques, avec non moins d'unanimité : à savoir, que la proportion des dolichocéphales blonds dans les nations civilisées va en déclinant ? Ainsi, d'une part la supériorité numérique des dolichocéphales blonds s'accompagnerait d'une supériorité en civilisation, si l'on compare les villes aux campagnes et les classes gouvernantes aux classes populaires — d'autre part, le progrès en civilisation, du passé au présent, aurait eu pour accompagnement une décroissance de la dolichocéphalie moyenne. Comment expliquer cela ? Conclura-t-on de là, simplement, que la dolichocéphalie, même unie au teint blond et à la taille élevée, n'a rien à voir avec la prééminence intellectuelle ou morale, puisque celle-ci tantôt lui est unie, tantôt est liée à des caractères physiques opposés ? Cette solution n'est pas satisfaisante, car l'induction tirée de la supériorité dolichocéphalique des villes comparées aux campagnes, des élites comparées aux masses, a une toute autre valeur que l'induction inverse tirée de l'infériorité dolichocéphalique des populations actuelles comparées aux populations des siècles précédents. C'est peut-être par une illusion de vivants que nous nous jugeons intellectuellement et moralement supérieurs à nos pères ; mais il n'est pas douteux que, sous le rapport de l'intelligence au moins, les villes méritent d'être placées au-dessus des campagnes et les élites au-dessus des masses.

On pourrait, avec quelque apparence de raison, adopter une autre explication : l'ensemble des populations civilisées, il est vrai, dégénère à tous égards, mais cela n'empêche pas la civilisation de progresser, parce que, de notre temps comme dans tous les temps, les majorités sont conduites par des minorités, par des sélections aristocratiques ou

urbaines. Et si, même dans les noblesses survivantes, même dans les villes grandissantes, la dolichocéphalie va diminuant, l'accumulation des découvertes et des inventions fait compensation à ce déclin et suffit, grâce à leur diffusion imitative, à entretenir le progrès de la civilisation. Donc, le progrès de la civilisation peut se poursuivre malgré la dégénérescence de la race, y compris la fraction sélectionnée de celle-ci : dégénérescence qui pourrait bien être son propre effet.

Il y aurait, à ce sujet, deux sortes de sélections sociales à étudier à part : la sélection aristocratique dans le passé, la sélection urbaine à présent. Les deux consistent-elles, *avant tout*, à attirer les dolichocéphales ? C'est discutable. Ce qui est certain, c'est que l'attraction des villes, comme celle des noblesses autrefois, s'exerce sur les individus les mieux doués, les plus inventifs, les plus suggestifs d'une race donnée, et que celle des villes s'exerce avec bien plus de liberté et de largeur que celle des aristocraties à laquelle elle a succédé. En tout cas, les deux ont pour effet de consumer les meilleurs dolichocéphales ou autres, en les attirant, de les faire brûler pour les faire briller. D'où il suit que, par cette double attraction, sans laquelle nul progrès social n'aurait lieu, le déclin physiologique et psychologique des populations est rendu inévitable — à moins que, par une conspiration d'efforts conscients et volontaires, les sociétés ne remontent le courant.

Quoique inspirées par la notion équivoque de *race*, les idées de M. de Lapouge me paraissent conduire, en somme, à diminuer ou subordonner le rôle de ce facteur social, en expliquant l'évolution sociale moins par des différences de races que par des variations *individuelles*. Il a pleinement raison quand il distingue dans l'humanité quatre types : 1° les génies initiateurs, inventeurs hardis ; 2° les talents capables de perfectionner les inventions d'autrui ; 3° les esprits assez intelligents pour adopter les inventions ou les perfectionnements d'autrui et les imiter ; 4° les esprits trop obtus pour accueillir une idée étrangère. En réalité cette division quadripartite se ramène sans peine à la division binaire d'où je pars : 1° les inventeurs (un perfectionnement n'étant qu'une petite invention greffée sur une grande) ; 2° les imitateurs (car la 4° classe de M. de Lapouge se compose aussi de copistes, mais de copistes des ancêtres, non des étrangers contemporains).

Seulement la question est de savoir si cette bifurcation correspond à une dualité de races, ou si elle ne correspondrait pas plutôt à un contraste de variétés individuelles qui se produiraient spontanément dans chaque race ou dans un cercle très étendu de races principales.

— Or, en fait, *toutes* les races ont inventé des langues, et quand une race a fait sa langue, cela suffit à démontrer qu'elle n'est pas dépourvue du génie inventif. Une langue, inextricable tissu d'inventions et d'imitations, infinitésimales et continuelles, est la plus merveilleuse création du génie humain. Ajoutons que toute race a créé aussi sa religion, où s'épanche une imagination exubérante, et d'où dérive toute science comme tout art. Quant aux inventions industrielles, les plus capitales, les plus fécondes, celle du feu, de la roue, de la poterie, de l'arc, du couteau de silex, de l'aiguille en os, du métier à tisser, à qui les attribuer ? Qu'est-ce qui nous prouve que c'est un dolichocéphale blond ou brun qui en a été le premier auteur ? Tous les sauvages, même les plus abrutis, sont en possession de procédés ingénieux, de poisons ou de remèdes efficaces, qui supposent, chez quelques-uns d'entre eux, l'observation intelligente de la nature. Par qui le chien a-t-il été domestiqué ? Par qui l'âne, le bœuf, le mouton, le cheval ?

Si d'une part, nous voyons que toutes les races semblent avoir inventé à quelque moment, nous voyons, d'autre part, qu'il n'est pas de race qui ait toujours été inventive. Les dolicho-blonds, M. de Lapouge l'avoue, n'étaient pas encore inventifs à l'époque où les Chaldéens et les Égyptiens l'étaient. Les Chinois ont été inventifs, puis routiniers. Les Sémites ont eu leurs phases d'éclat et de fécondité, mais ni avant, ni après la floraison si rapide et si éclatante de la civilisation arabe, la race arabe n'a été géniale. Si l'on prend à part chacune des branches de la grande race aryenne, Hindous, Persans, Hellènes, Latins, Celtes, Germains, Slaves, on les voit successivement porter des fleurs, de nuances multicolores, et retomber dans la stérilité. Rien de plus beau que le flamboiement du génie espagnol au xvi^e siècle ; plus tard, quel sommeil ! Les Anglo-Saxons si admirés ont vécu comme des barbares jusqu'au jour où un rayon du génie de Rome les a touchés. À l'exception peut-être de quelques races demi-bestiales, toutes les races ont collaboré au grand monument des Sciences, de l'Industrie et de l'Art. Prenez l'astronomie : née en Chaldée, développée en Égypte, grossie des calculs de géomètres grecs et alexandrins, constituée par l'Allemand Kepler, par l'Anglais Newton, consolidée et agrandie par les Français Laplace et Leverrier, à quel peuple n'est-elle pas redevable de quelque chose ? En cherchant bien, on verrait de même que la locomotive est une œuvre collective de toutes les races humaines.

Conclusion : toutes les races sont inventives un jour ou l'autre, et il n'est pas de race qui le soit toujours. — Or, à quoi cela tient-il

qu'une race devienne inventive après avoir été stérile jusque-là, ou cesse de l'être après l'avoir été? Voilà la question.

On nous dit : si une race inventive cesse de l'être, c'est parce qu'elle s'est mésalliée, qu'elle est devenue impure. Mais cela ne répond pas à la première partie de la question : comment est-elle devenue inventive? Était-elle donc impure, croisée, avant l'époque de sa floraison, en sorte qu'elle aurait été en s'épurant à mesure qu'elle florissait? Étrange explication à donner de la civilisation britannique et de la prospérité hellénique. Est-ce que les Anglais, avant les xv^e et xvi^e siècles, quand ils étaient si peu entrepreneurs, et vivaient d'industrie rurale, ou de cabotage le long des côtes, étaient de race moins pure, moins dolicho-blonde, qu'à présent?

Loin de se proportionner à son degré de pureté, le degré de génialité d'une race se proportionnerait plutôt à son degré de complexité, de variabilité, à l'amplitude de ses oscillations autour de son type moyen. Depuis trois ou quatre siècles, les races européennes se mélangent de plus en plus, et, loin de s'affaiblir, leur inventivité se déploie. Quand une race nouvelle se forme, grâce à des croisements nombreux et variés, comme la race actuelle des États-Unis, il y a plus de chance pour qu'il y apparaisse des individus exceptionnels, s'écartant beaucoup, en bien ou en mal, en génie ou en démence, en héroïsme ou en criminalité, de l'état d'équilibre normal.

Et de fait, ce n'est jamais une race qui est inventive; l'invention est toujours chose essentiellement individuelle. Les individus exceptionnels, génies ou crétins, toute race les porte dans son sein, dans sa virtualité profonde; mais pour qu'ils en sortent, il faut qu'elle soit ébranlée, mise en vibration, par les vigoureuses secousses de certains croisements. Encore est-il nécessaire que ces croisements soient *heureux*. Et quand le sont-ils? Ils le sont quand le produit qui en naît est plus apte que les précédents à l'exploitation des inventions de tout genre, militaires ou industrielles, déjà créées par d'autres. Car la nation où viennent de naître certains grands inventeurs qui ont renouvelé l'art militaire, la science, l'industrie, n'est pas toujours celle qui est le plus propre à exploiter, à développer, à féconder ces inventions. Souvent, une nation, par le fait même qu'elle a fleuri en génies créateurs, a ouvert pour elle l'ère de la décadence et préparé le triomphe de ses rivales, qui, elles, n'eussent pas suscité ces génies peut-être, mais en héritent et en profitent plus qu'elle, et, dès lors, par l'imitation rapide et prospère, entrent à leur tour dans la voie créatrice. Les savants de la France, mathématiciens,

physiciens, chimistes, ont, depuis plus de deux siècles, contribué pour la plus large part à remplacer la petite industrie par la grande, le travail à la main par le travail à la machine. Or, il se trouve que la *machinofacture*, à laquelle la France est moins adaptée par tempérament que les peuples germaniques et anglo-saxons, a été la cause principale de la prospérité industrielle de l'Angleterre et de l'Allemagne. Plus habiles artisans, les peuples latins ont l'attention moins stable et moins patiente; ils sont de moins bons machinistes. Pour diriger et surveiller la machine, nos rivaux l'emportent sur nous. Cela durera jusqu'au jour où, la grande marée industrielle ayant atteint ses rivages infranchissables, la production artistique prendra à son tour son élan et, appelée par des besoins immenses, rapidement répandus et généralisés dans la masse démocratique de la population, couvrira le monde, elle aussi. Alors il y aura de beaux jours encore, sans nul doute, pour les ouvriers artistes des soi-disant vieilles races, toujours jeunes de sève et d'âme. Les Expositions universelles, dont la caractéristique est de comparer les diverses races nationales au point de vue de leur inventivité relative — tandis que la statistique commerciale, dans ses tableaux internationaux, les compare au point de vue de leur travail producteur, de leur imitativité — ont pour effet de relever singulièrement certains peuples des humiliations que les statisticiens leur infligent.

Pour bien comprendre ceci, il y aurait d'abord à combiner avec les lois de l'hérédité, telles que les naturalistes et les psychologues de notre âge les ont formulées, les lois de l'imitation. Et, ce qui serait plus difficile encore, il y aurait à combiner avec les lois de la variation des espèces, les lois de l'invention. Il y a là deux éléments, l'un vital, consistant en hérédité et croisements d'hérédités, l'autre social, consistant en imitations et croisements d'imitations; et ces deux éléments sont inséparables. Mais ce qu'il importe de remarquer, c'est que l'ordre de leur importance relative tend à s'intervertir. Plus nous remontons dans le passé, plus nous voyons chaque grande race nationale se faire *sa* civilisation — car la civilisation égyptienne, hindoue, chinoise, s'est visiblement modelée sur la race du même nom — et plus nous descendons vers l'avenir, plus il nous semble, à l'inverse, que la civilisation moderne travaille à se faire *sa* race, à élaborer, par la fusion de beaucoup de races distinctes, de nouvelles races, mieux adaptées à son déploiement.

Nous allons donc nous éloignant de l'idéal de MM. de Lapouge et Ammon, qui serait la pureté de la race supérieure artificiellement obtenue ou maintenue par l'obligation de certains mariages et l'inter-

diction de beaucoup d'autres. Qu'il y ait lieu à un essai de *viriculture*, je le crois. Mais en quel sens convient-il de diriger la sélection artificielle — je ne dis pas la fécondation artificielle — dans cette transformation croissante et volontaire des races humaines? Est-ce dans le sens d'une seule et même race, dolicho-blonde ou autre? Ne devons-nous pas plutôt viser à une pluralité de grandes races nationales très diverses entre elles et, chacune prise à part, très riches en variétés, très flexibles par suite, résistantes par leur souplesse, et au plus haut degré harmonisables à raison même de leur dissemblance? Jusqu'ici les races supérieures ne nous sont apparues que comme des races de proie, avides, conquérantes, impérialistes. Mais l'utilité de ces rapacités et de ces ambitions héréditaires n'a pu être que transitoire et a fait son temps. Elle a consisté, en exterminant beaucoup de petites nationalités et diminuant leur nombre, à simplifier le problème de l'harmonie internationale du genre humain, qui se pose enfin solennellement. La solution ne saurait être obtenue par le déchaînement de l'esprit de conquête qui, par des torrents de sang, nous conduirait au triomphe, au déluge d'une nationalité unique, abîme de toutes les autres. L'humanité conçoit déjà, elle espère, elle attend, un ordre social des nations, une justice internationale (1).

— Des considérations qui précèdent il résulte, au point de vue spécial de notre étude, que le privilège d'une suggestivité supérieure n'est pas attaché d'une manière permanente à une seule race, qu'il se déplace d'âge en âge et tient à des circonstances historiques dont telle ou telle race a bénéficié. Il en résulte aussi que, à un moment donné, le fait d'appartenir à une race réputée supérieure, à tort ou à raison, rend un homme plus suggestif, plus impressionnant, plus propre à transmettre la contagion des idées et des actes. Mais cette suggestivité supérieure, qui tient à la race, est de plus en plus subordonnée à celle qui dérive de supériorités individuelles. Ajoutons que, s'il n'y a pas de race née pour inventer toujours, pour commander et pour enseigner à tous égards et à jamais, il n'y a pas non plus de supériorité individuelle permanente et absolue. Le plus savant d'entre nous a quelque chose à apprendre du plus ignorant, le meilleur a quelque exemple à prendre du pire. Aussi voit-on, dans une société en progrès, le commandement, comme l'obéissance,

(1) En corrigeant les épreuves de ce travail, je reçois deux ouvrages où cette aspiration s'exprime avec autant de force que de talent : *la Fédération de l'Europe*, par Novicow, et *la Guerre et l'Homme*, par Paul Lacombe.

se fractionner, se spécialiser, et devenir ainsi de plus en plus réciproque. Par le travail et l'échange généralisés, chacun de nous est le serviteur de ceux pour qui il travaille et le maître de ceux qui travaillent pour lui.

IV

Mais arrivons, pour terminer, aux conditions psychologiques et aux conditions sociales de l'action inter-spirituelle. Nous serons bref, car il ne nous est pas possible ici, en creusant ce sujet à fond, d'envisager toute la psychologie et toute la sociologie, pour ainsi dire de profil.

Un mot seulement sur les conditions psychologiques. Pourquoi un homme acquiert-il de l'ascendant sur les autres hommes? Tantôt c'est au degré exceptionnel de son vouloir, malgré sa médiocrité d'intelligence, qu'il doit cette prérogative; tantôt à l'énergie extraordinaire de sa conviction, ou, spécialement, à sa foi robuste en lui-même, à son prodigieux orgueil; tantôt enfin à son analyse pénétrante ou à son imagination créatrice. Ces dons divers sont rarement unis, et quand ils le sont, ils suscitent, chez les primitifs, une véritable apothéose, l'idolâtrie pour certains chefs. Même au cours de la plus haute civilisation, il surgit de la sorte des demi-dieux tels que Napoléon. Mais sauf ces exceptions remarquables, les prééminences mentales dont il s'agit vont divergeant et l'intelligence s'aiguise ou l'imagination s'enrichit pendant que s'émousse la force de croire ou la force de vouloir. — Notons aussi l'influence d'un grand cœur, d'une générosité hors ligne. Tout âge, tout peuple a eu ses héros. Seulement dans l'antiquité, où *cœur* ne signifiait que *courage*, les héros étaient des hercules; le moyen âge et les temps modernes ont connu les *saints*, et combiné avec le courage la bonté, la pitié, pour former leur notion de l'homme de cœur.

N'oublions pas le rôle considérable des névrosés, des demi-fous, dans l'histoire de tous les temps. « Des sots conduits par des fous », ou bien des abouliques conduits par des maniaques : c'est là le résumé de bien des événements capitaux. Mais c'est surtout aux époques *critiques* que ces maladies nerveuses usurpent un air de génie. Les crises sociales donnent la prépondérance aux déséquilibrés. On pourrait mesurer le trouble d'une société au degré de névrose des hommes qui y exercent de l'influence. La thèse du génie-folie, émise pour la première fois par Moreau de Tours, n'est applicable qu'aux époques profondément troublées. Quant aux époques tranquilles et

rassises, notre xvii^e siècle français par exemple, tous les génies, tous les meneurs, y sont d'une belle santé intellectuelle et morale.

On pourrait classer les époques et les sociétés d'après le genre de supériorité psychologique qui y prédomine. Aux plus hauts âges où nous puissions remonter, la force du vouloir et l'énergie hallucinatoire de la foi règnent seules, — du vouloir sans pitié et sans scrupule, de la foi sans intelligence ni bon sens. Alors, c'est en temps de guerre seulement que de plus hautes facultés sont requises et qu'à la force du caractère doit s'ajouter, chez le général obéi, adoré de ses soldats, la puissance du calcul, la pénétration de l'intelligence, la fécondité même de l'imagination, aux inépuisables ressources. Un grand capitaine n'est si rare que parce qu'il faut, pour le composer, tout cet ensemble de supériorités mentales, le plus souvent désunies et presque inconciliables. On peut donc dire que, aux âges de barbarie, la guerre est une exaltation relative des capacités intellectuelles et morales que la paix déprime, tandis que, aux âges de civilisation, l'inverse a lieu. La paix seule, parmi les civilisés, ouvre aux diversités infinies de l'intelligence et de l'imagination un champ immense pour se déployer ; et, seule aussi, elle permet aux supériorités partielles de se faire jour, de se faire leur empire à part. Grâce à elle la supériorité intellectuelle, même associée à la faiblesse du caractère, peut soulever les peuples en révolutionnant les esprits ; et, de même, un grand cœur, même joint à un esprit moyen, peut susciter une rénovation sociale.

Parlons des conditions sociales favorables ou contraires à l'action inter-spirituelle. — En tête des conditions favorables, il faut placer le fait de parler la même langue que les individus sur lesquels on veut agir. Il n'est pas exagéré de dire, quoique la carte géographique des nationalités ne corresponde pas exactement à celle des langues, qu'il y a autant de sociétés différentes que de langues différentes. En second lieu vient la communauté de religion et d'éducation. Cela signifie que, plus l'action inter-spirituelle a déjà agi dans le passé de deux individus pour les assimiler, pour les remplir d'idées et de sentiments semblables, plus, quand ils viendront à se rencontrer et à s'aboucher, il leur sera facile d'échanger leurs états intimes. Ils s'assimileront d'autant plus aisément dans leurs contacts entre eux, qu'ils auront déjà été plus assimilés par leurs contacts avec autrui. Tout favorise donc l'assimilation des individus groupés, et tend, par suite, à différencier les groupes. Ce qui est surprenant, c'est que, dans l'intérieur de chaque groupe, les esprits, les caractères, à force de se frotter ainsi et de s'user, ne soient pas absolument nivelés et aplatis. Comment expliquer ce phénomène si ce n'est par l'interminable richesse

d'originalité individuelle qui jaillit de la vie organique et qui contredit si fort l'hypothèse de l'homogène initial rêvé par l'école de Spencer ?

C'est grâce à ces originalités individuelles et aux rébellions qu'elles provoquent contre les dogmes établis, que les apôtres d'une doctrine nouvelle parviennent à se faire écouter dans un pays. Aux yeux d'une minorité, d'abord étroite et faible, leur dissidence est une cause de faveur pour eux ; mais bientôt les nouveaux convertis prêchent à leur tour, ce sont là les apôtres les plus contagieux, car ils se présentent à leurs anciens coreligionnaires avec le double attrait de la nouveauté qu'ils prêchent et du lien ancien qu'établissait entre eux et leur auditoire la communauté de leurs vieilles croyances. Les conversions politiques s'opèrent de même.

Si l'identité de langue et de religion crée une circonstance des plus favorables à l'action inter-spirituelle, il en est autrement de l'identité de classe. Tant qu'il existera, au fond de l'esprit de ceux mêmes qui le nient le plus haut, l'idée d'une hiérarchie sociale, le fait d'appartenir à une classe réputée supérieure donnera de l'autorité à la parole d'un causeur ou d'un orateur. La haine même dont cette classe est l'objet, en révélant l'envie qu'elle inspire, servira à fortifier, sinon à justifier, la foi en sa supériorité. Toutes choses égales d'ailleurs, l'individu qui fait partie de la classe victorieuse et momentanément régnante, c'est-à-dire plus riche en troupeaux, en domaines, en capitaux, suivant les temps, plus puissante politiquement, plus notoire enfin, quelle que soit la nature de sa notoriété, jouit d'un privilège de suggestivité plus grande. Aussi ses exemples sont-ils plus facilement suivis, plus rapidement propagés au loin, en bien ou en mal.

Ce prestige est-il légitime ? Là n'est pas la question. Dans son curieux livre intitulé *l'Ordre social*, M. Ammon demande au calcul des probabilités des raisons d'affirmer la génialité supérieure des classes les plus élevées. Plus probantes, en apparence au moins, sont les statistiques, déjà un peu anciennes, de M. de Candolle à cet égard, dans son *Histoire des savants*. En classant les associés étrangers de l'Académie des sciences de Paris, depuis plus de deux siècles, il a établi que l'aristocratie européenne a fourni 41 pour 400 de ces associés, la classe moyenne 52 et les classes inférieures 7. D'après les calculs auxquels il s'est livré sur le chiffre approximatif de la population respective de ces trois classes, il est arrivé à conclure que la première classe a produit 45 fois plus d'associés, la seconde 5 fois plus et la troisième environ 15 fois moins qu'elle n'aurait

dû en produire, à génialité égale ou à chances égales. Mais de ces deux explications si différentes laquelle est la vraie, ou laquelle l'emporte? On peut croire que ces résultats numériques ont une signification tout autre que biologique et expriment avant tout l'immense avantage d'être né dans des conditions de fortune, et encore plus d'éducation, propres à l'éclosion du talent.

Pour une raison ou pour une autre, le privilège de suggestivité plus grande attaché aux classes réputées supérieures est un fait certain, et un fait qui s'explique. De là découle une des lois sociales que j'ai développées ailleurs, celle de la descente des exemples du haut en bas de la société. Je n'y reviendrai pas, si ce n'est pour faire observer que cette loi, pour être bien comprise, doit être combinée avec les lois *logiques* de l'imitation, qui sont plus fondamentales.

Une autre condition sociale très favorable ou très contraire à la suggestivité d'un homme, c'est la nature ou le degré de sa célébrité. En réalité, quand un esprit agit sur notre pensée, c'est avec la collaboration de beaucoup d'autres esprits à travers lesquels nous le voyons et dont l'opinion se reflète dans la nôtre, à notre insu. Nous songeons vaguement à la considération qu'on a pour lui ou au mépris dont on l'accable, au respect, à la peur, à la haine, à l'admiration qu'il inspire. De sa réputation, circonscrite dans un petit groupe ou étendue dans un groupe important, fraction notable de la nation, dépend son influence sur nos idées et nos décisions. Seulement, quand sa réputation est limitée en un cercle très étroit, c'est-à-dire quand il s'agit d'un homme privé et obscur, les individus qui composent ce cercle peuvent nous être personnellement connus et nous influencer *ut singuli*; alors nous échappons plus facilement à cette cause d'influence irrationnelle. Mais, s'il s'agit d'un homme public et célèbre, c'est en masse et confusément que le nombre considérable de ses appréciateurs nous impressionne, et cette influence revêt un air de solidité objective, de réalité impersonnelle, qui fait le prestige propre aux personnes glorieuses.

Il y a une réputation, une célébrité, une gloire, pour les choses comme pour les personnes. Le Parthénon est glorieux, le chêne de Dodone l'a été, l'Iliade et la Divine Comédie sont toujours glorieuses, et la loi de Newton ne l'est pas moins. Aussi ne pouvons-nous regarder, lire, écouter ces choses nimbées de gloire, sans être subjugués par les jugements que nous savons portés sur elles par une foule d'autres hommes, morts ou vivants. Il y a là une action inter-cérébrale indirecte et concentrée, accumulée dans des objets matériels où elle se conserve. Fort peu d'esprits parviennent à s'affranchir de

la superstition des jugements consacrés, et, quand ils y parviennent, ce n'est guère que par des éclats de paradoxes, sortes de lieux communs retournés, où l'on sent la force des préjugés qui s'imposent à eux-mêmes par l'effort qu'ils font pour la briser.

Dès qu'une hypothèse philosophique, dès qu'une théorie scientifique devient notoire, elle gagne beaucoup en *crédibilité*, sans que ses preuves aient en rien augmenté. A mesure que le système de Darwin s'est répandu, sa diffusion même lui a tenu lieu d'arguments nouveaux, et il a vu singulièrement diminuer, dans le public savant même, les exigences premières en fait de preuves demandées. Les générations nouvelles sont loin d'opposer à la doctrine de l'Évolution les résistances qui l'ont accueillie à ses débuts; elles entrent en elle comme dans un courant qui les entraîne. S'il en est ainsi en fait de théorie scientifique, faut-il s'étonner des entraînements du public dans les questions politiques?

Entre autres choses célèbres, il convient de mettre à part, pour son importance singulière, la célébrité des *lieux*. De la gloire de certaines grandes villes dans le monde entier, de la notoriété relative de toutes les capitales, petites ou grandes, dans leur pays respectif, ou des villes secondaires dans leur région provinciale, découle le débordement des exemples partis des grands centres, et qui s'accompagnent de transformations si profondes. J'ai montré ailleurs que comme force dominante de fascination et d'assimilation conquérante, les grandes villes se substituent peu à peu aux aristocraties, la supériorité du lieu d'origine à la supériorité de classe natale. En d'autres termes, de *personnel*, le prestige semble être devenu *réel*, on dirait qu'il a passé des personnes aux choses. Mais ce n'est qu'une apparence superficielle. On peut dire que l'un des traits les plus caractéristiques du XIX^e siècle a été, d'une part, l'abaissement des prestiges de classe par la diminution des inégalités, d'autre part, le renforcement extraordinaire des prestiges de lieu par le prodigieux élan donné à l'accroissement des grandes villes et à la portée de leurs moyens d'action sur les populations provinciales ou rurales. Il pouvait y avoir au XVIII^e siècle, en France, et peut-être même au XIII^e siècle, à peu près autant de centres urbains que de nos jours, mais aucun ne dépassait un chiffre de population très médiocre. Rien de pareil à l'hypertrophie de Paris ou de Londres, et à la pléiade de villes de plus de 100.000 âmes qui leur servent de cortège, ne s'était vu avant notre siècle, depuis la chute de l'Empire romain. Or, M. Levasseur a démontré, dans son bel ouvrage sur la population, que « l'attraction des grandes villes est en raison directe de leur masse ». En outre,

cette attraction croît en raison directe du progrès des communications, de l'extension des voies ferrées. Il n'est donc point douteux que jamais, même sous l'empire romain, les impulsions d'une grande ville n'ont eu leur puissance torrentielle d'à présent.

Nous venons de passer en revue les principales conditions auxquelles est subordonnée l'action d'un esprit sur un autre, considérée à un point de vue général. C'est là le simple prélude de l'étude de cette action, considérée dans ses modalités diverses, à un point de vue très général aussi. Et cette étude ne doit être envisagée elle-même que comme la porte d'entrée de la sociologie.

LYON

IMPRIMERIE A. STORCK & C^o

Rue de la Méditerranée, 8
